

PESANTEUR DE L'HISTOIRE

1. La double dimension

*O homme, regarde-toi,
tu as en toi
le Ciel et la Terre.*

Hildegarde de BINGEN

A une époque où la nécessité du dire correspond à une perpétuelle démangeaison, au point que les pans des murs des villes perdent leur nudité au profit des graffiti¹, il peut sembler aberrant de parler du silencieux désert.

Cependant aucun terme ne saurait exercer une plus grande séduction. Evocateur d'étendue, d'immensité, d'une vasteté dépourvue de limites, il retient malgré tout l'attention. Quel est celui qui, dans la pollution des villes, ne nourrit, dans le secret, une nostalgie de calme

1. Le fait n'est pas nouveau. Polybe mentionne des historiens païens ou chrétiens qui, lors des premiers siècles de l'ère chrétienne, inscrivaient des notes sur les murs.

et de silence ? Même chez l'homme agité, retenu par des soucis d'affaires, d'argent, de réussite, il se présente toujours un instant propice au rêve en faveur du retrait, de la distance à l'égard du monde ambiant dans lequel il se meut.

En dehors du constant bavardage animant l'homme moderne, il convient aussi de mentionner son agitation. Il est pris dans une bourrasque, un tourbillon, telle une feuille morte dans un vent automnal. Une des différences entre l'homme d'hier et celui d'aujourd'hui, consiste dans cette distinction : l'homme d'hier n'était pas pressé — l'homme d'aujourd'hui n'a jamais le temps. Il est le prisonnier du faire, la marionnette secouée par des ficelles mouvantes.

L'homme moderne, souvent incapable de supporter le poids de son autonomie, d'assumer son processus d'individuation, éprouve le besoin de s'agglutiner. On lui en donne le goût. L'Etat le prend en charge, le voici devenu un numéro grâce à la « Sécurité sociale ». Cette « Sécurité sociale » le domestique, tel un animal sauvage pourvu désormais d'un collier et d'une laisse. Il perd de ce fait ses instincts les plus sûrs qui lui permettaient de faire face et de vivre. Dès qu'il se trouve seul, il se sent menacé. Alors il brise sa solitude par la radio et la télévision. Il peut croire ne rien écouter, tout en réclamant ce fond sonore qui le tranquillise.

Pour rompre la solitude qu'il récuse, l'homme s'inscrit dans des groupes, ce qui lui permet de se sentir exister grâce à des échanges avec autrui. Les religions ne lui donnant plus la « sécurité spirituelle » à laquelle il s'était précédemment habitué, d'une façon tout au moins tacite, le voici constamment menacé par la névrose. A cette névrose, il croit échapper par la violence, l'agressivité, la démesure. Tel est le lot de l'homme appartenant

à l'omnitude, qu'on pourrait désigner de ce terme en usage : le « tout-venant ».

Un tel homme risque de ne plus avoir conscience de sa dimension. En répondant surtout aux désirs de l'homme extérieur — toujours vorace et jamais rassasié — il étouffe en lui l'homme intérieur et peut, de ce fait, ne plus percevoir sa voix. En quelque sorte, l'homme vide la source divine de son contenu. On pourrait dire encore qu'il en fait dévier le cours. C'est pourquoi il lui arrive d'en nier la réalité, en se réduisant à devenir seulement une existence sans cesse menacée et promise à la mort. Il est donc normal de le voir uniquement préoccupé par son extériorité et refuser la vie véritable dont il a perdu le goût et le sens initial.

Toutefois, il est rare que l'homme, même le plus englué dans l'extériorité, n'éprouve pas une vision fugitive d'un autre espace. Lorsqu'il souffre, devenant ainsi plus apte à saisir la précarité de sa condition, il jette un regard vers l'infini et parfois en implore le secours, même lorsqu'il prétend ne pas y croire.

Tout homme est écartelé entre le monde sensible et le monde intelligible. Grégoire de Nysse a montré que l'âme « est à la frontière de deux réalités, l'une intellectuelle, incorporelle, incorruptible ; l'autre corporelle, matérielle, irrationnelle. Lorsqu'elle s'est purifiée de son adhérence à la vie présente et matérielle, elle se tourne... vers le divin auquel elle est apparentée² ». Texte significatif, qui permet de saisir dans l'âme une double tension dont l'homme ne possède jamais la parfaite maîtrise. Une phrase de Némésius, contemporain de Grégoire, éclaire ce précédent propos : « L'homme se trouve aux confins de la nature intelligible et de la

2. *Homélie sur le Cantique*, Homélie XI, P.G. 44, 1010 A.

nature sensible, uni par le corps et les facultés corporelles aux animaux irrationnels et par l'esprit aux natures incorporelles³ ». Cette dualité est encore mieux explicitée par ce même auteur Némésius : « Les Hébreux disent que l'homme à l'origine a été créé ni mortel ni immortel, mais aux confins des deux natures, afin que, s'il suit les passions du corps, il soit soumis à ses vicissitudes, mais que, s'il préfère les biens de l'âme, il mérite l'immortalité⁴. » C'est donc à l'homme de faire un choix entre les deux natures qu'il possède. De son option dépendront la croissance de sa nature humaine ou de sa nature divine, leur équilibre et leur union.

C'est un tel choix qui détermine la différence essentielle entre les hommes. Elle relève de sa liberté ; c'est l'homme qui est l'artisan de son destin. Il n'est pas contraint ; rien ne lui est imposé du dehors ou du dedans.

Tout concourt, dans la société moderne, à réduire l'homme à un produit de consommation. Il consomme et est lui-même consommé. Il est à la fois le mangeur et le mangé, le possesseur et le dépossédé. On le rend avide d'un gain qu'ensuite on lui retire. On lui promet une existence repue et on lui grignote ses moindres exigences. On lui souhaite une vie agréable et le voici constamment menacé. On agite devant lui la muleta à la façon d'un toréador. Avec l'énervement d'un taureau face au combat, déjà victime avant d'être terrassé par les banderilles qu'on lui plante dans l'échine, l'homme est blessé, détruit, anéanti.

3. *Nat. Hom.* 1. P.G. 40, 508 A.

4. *Ibid.*, 513 B. Notons que l'expression « les Hébreux » désigne très probablement Philon. Sur ce thème, cf. Jean Daniélou, « *Philon et Grégoire de Nysse* » dans *Philon d'Alexandrie*, colloque du 11-15 septembre 1966, Paris, Ed. du C.N.R.S., 1967, p. 339.